

Les Vietnamiens en République tchèque: le long chemin de l'émancipation

Description

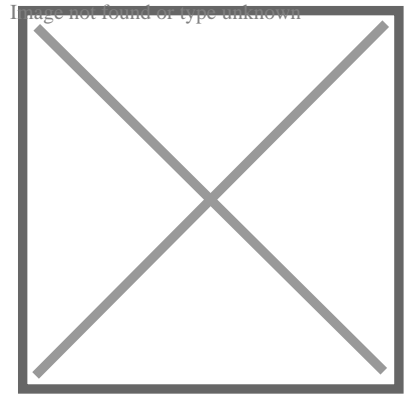
Début septembre 2009, la Tchéco-Vietnamienne Lan Pham Thi, âgée de dix-neuf ans, a remporté le Prix littéraire attribué aux manuscrits non publiés par la grande maison d'édition tchèque Knizni klub. Sa nouvelle décrit les difficultés de la vie quotidienne d'une famille vietnamienne dans la ville de Pisek, en Bohême du Sud. Les médias soulignent que c'est la première lauréate «à l'origine exotique» qui prouve ainsi sa maîtrise totale du tchèque, qui n'est pas sa langue maternelle.

Sa victoire illustre l'évolution de la situation des Vietnamiens en République tchèque qui, avec 50 à 60 000 membres, représentent aujourd'hui la troisième communauté étrangère du pays. Les enfants de la première vague d'immigration vietnamienne, arrivés pour des raisons économiques pendant la période communiste, seraient-ils en train de devenir une nouvelle élite de la société tchèque qui reste pourtant méfiante envers les étrangers ?

Les débuts de la présence vietnamienne à l'époque communiste

Les origines de la communauté vietnamienne en République tchèque remontent aux accords signés pendant la période communiste par deux «pays frères». La Tchécoslovaquie était prête à accepter les ressortissants vietnamiens pour aider un pays ravagé par la guerre tout en bénéficiant d'une main d'œuvre bon marché. La première vague d'immigration date des années 1950. Les flux entre les deux pays deviennent plus systématiques après les accords de 1973 permettant l'arrivée d'une dizaine de milliers d'étudiants et de travailleurs souhaitant acquérir une expérience professionnelle. Dans les années 1980, les conditions de travail des Vietnamiens se dégradent : la Tchécoslovaquie les emploie dans des domaines peu attractifs pour atteindre les buts fixés par la planification économique. En même temps, la structure de l'immigration change, car la corruption rend la sélection des travailleurs moins stricte.

L'immigration vietnamienne étant régie par des accords bilatéraux, les nouveaux-arrivants bénéficiaient alors de certains droits. Pour éviter un choc culturel trop important, les autorités tchèques avaient prévu des mesures facilitant l'adaptation à la vie locale. Ainsi, les Vietnamiens recevaient leur arrivée des habits d'hiver et, au cas où ils auraient mal supporté la nourriture des cantines tchèques, une cuisine était à leur disposition dans les centres d'hébergement. La barrière linguistique représentait également un problème, car le Vietnam ne faisait pas partie de «l'empire slave» comme d'autres pays communistes pour lesquels le russe était la



langue universelle; des cours de tchèque leur étaient donc offerts. En outre, l'employeur tchèque ou slovaque avait l'obligation de financer le retour au pays du salarié vietnamien une fois son contrat achevé, en général au bout de quatre ans.

L'impact de cette « exploitation réciproque » sur les relations entre les deux communautés

Les apports de cette immigration étaient déjà discutés à l'époque : les Tchécoslovaques donnaient les dépenses importantes que devaient engager les employeurs, alors que la communauté vietnamienne garde souvent un souvenir amer de conditions de travail se rapprochant de l'exploitation pure.

En effet, les conditions de vie n'étaient pas faciles : seuls les hommes mariés avaient la possibilité de partir en vacances au Vietnam, au bout de deux ans de travail. Des restrictions, qui font aujourd'hui sourire, régissaient la vie quotidienne : un Vietnamien n'était pas autorisé à fréquenter ses compatriotes-femmes et, si une rencontre devait avoir lieu dans leur dortoir, ils devaient laisser la porte ouverte. Ces mesures ont été assouplies dans les années 1980 mais une Vietnamienne devait toutefois éviter de tomber enceinte, sous peine d'être immédiatement renvoyée dans son pays. On peut également rappeler l'interdiction pour les hommes d'avoir les cheveux longs ou de porter des vêtements occidentaux.

Avec la chute du bloc soviétique, les accords permettant leur arrivée sont devenus caducs mais les réseaux mis en place sont restés, permettant de maintenir le flux de travailleurs vietnamiens. Il s'agissait d'une immigration purement économique, qui concernait essentiellement les habitants des campagnes et des provinces du Nord. A ces nouveaux arrivants s'ajoutaient les Vietnamiens qui vivaient déjà sur place. Deux options s'ouvraient à eux : émigrer dans d'autres pays européens ou rester en Tchécoslovaquie.

Une structure clanique qui concurrence les commerçants tchèques

Les Vietnamiens arrivés avant 1989 peuvent aujourd'hui bénéficier de leur bonne connaissance du pays. Certains d'entre eux deviennent donc les chefs des communautés vietnamiennes locales qui sont fidèles à leur mode de vie clanique. Ainsi, les chefs du clan servent d'intermédiaires entre les Vietnamiens et la population tchèque, ils sont également au cœur du réseau professionnel de la communauté. « A Prague, il y a quatre clans familiaux. Chacun possède de plusieurs magasins qui se soutiennent mutuellement en cas de problèmes », explique l'un d'entre eux, qui souhaite garder son anonymat. De plus, cette tendance à une vie clanique a été renforcée par les difficultés de l'installation des premiers commerçants vietnamiens qui ne pouvaient compter que sur eux-mêmes.

Les commerçants tchèques, de leur côté, se font également entendre : « Ils vivent de manière complètement différente de nous. Ils n'ont pas de week-ends, ils ne vont pas boire un coup ou regarder un match de hockey. Ils emploient les membres de leur famille et font ainsi des économies, ce qui leur permet d'avoir des prix plus bas », s'insurge Roman Simek, un marchand de légumes à Prague. Grâce à cette organisation clanique, les Vietnamiens fonctionnent en réseau, à la manière des supermarchés et, comme ces derniers, ils concurrencent les commerçants tchèques. C'est pourquoi ils sont parfois vus d'un mauvais œil et rendus responsables de la hausse du chômage et des tensions ethniques. Jiri Paroubek, chef du Parti social-démocrate, a récemment affirmé que « les Ukrainiens s'intègrent mieux que les Vietnamiens ».

Â», tÃ©moignant de la persistance de prÃ©jugÃ©s Ã l'Ã©gard des immigrÃ©s dits Â«exotiquesÂ».

La population tchÃ©que, elle, apprÃ©cie cependant le zÃ©le des travailleurs vietnamiens et s'agit d'habituer Ã la disponibilitÃ© du Â«Vietnamien d'Ã©tÃ©Â», qui lui permet de s'approvisionner Ã n'importe quelle heure. D'autant que le mÃ©tier de marchand de lÃ©gumes n'est plus aussi rentable qu'avant 1989 pour les TchÃ©ques qui pouvaient, Ã l'occasion, arrondir leurs fins de mois par la vente au noir ; cette mutation explique Ã©galement la dÃ©sertion en masse des marchands tchÃ©ques, qui sont remplacÃ©s par les Vietnamiens.

Les journaux Ã©conomiques Ã©voquent mÃame un nouveau chapitre dans l'histoire de l'entrepreneuriat tchÃ©que: aprÃ©s avoir investi les marchÃ©s avec des vÃ©tements bon marchÃ© destinÃ©s aux classes les moins aisÃ©es, les Vietnamiens optent aujourd'hui pour les petites Ã©piceries oÃ¹ s'approvisionnent Ã©galement les classes moyennes. La moitiÃ© de la communautÃ© tient aujourd'hui un commerce Ã son compte, ce qui tÃ©moigne de sa surreprÃ©sentation dans ce domaine.

La gÃ©nÃ©ration des Â«NÃ©o-vietnamiensÂ» tente de nouer un dialogue avec les TchÃ©ques

Ces Â«Vietnamiens de soucheÂ» ont nouÃ© trÃ©s peu de contacts avec la sociÃ©tÃ© tchÃ©que, qui n'a pas fait non plus d'effort particulier d'ouverture. Aujourd'hui, leurs enfants forment la gÃ©nÃ©ration des Â«NÃ©o-vietnamiensÂ», de mieux en mieux intÃ©grÃ©e Ã la sociÃ©tÃ© tchÃ©que et qui essaie de briser certains tabous.

Lan Pham Thi, la laurÃ©ate du prix littÃ©raire de Knizni klub, fait partie de cette gÃ©nÃ©ration: elle est nÃ©e et a grandi dans la RÃ©publique tchÃ©que de l'aprÃ©s-1989. Le jury a constatÃ© que sa maÃ®trise du tchÃ©que est bien meilleure que celle de nombreux auteurs Â«locauxÂ». De plus, le sujet traitÃ© par la jeune Ã©tudiante est une nouveautÃ© sur la scÃ¨ne littÃ©raire tchÃ©que oÃ¹ reviennent quelques thÃ©mes rÃ©currents, comme l'hÃ©ritage de l'influence allemande ou la vie sous le rÃ©gime communiste. Ses rÃ©flexions sur les relations entre les communautÃ©s tchÃ©que et vietnamienne offrent donc un point de vue extÃ©rieur. L'auteure contribue ainsi au dialogue entre les deux cultures mais reconnaÃ®t que la route sera longue: Â«Les TchÃ©ques et les Vietnamiens vivent chacun Ã leur faÃ§on, un livre ne pourra pas le changerÂ».

L'abondance des mÃ©dias vietnamiens en RÃ©publique tchÃ©que tÃ©moigne en effet d'une communautÃ© qui reste bien soudÃ©e^[1]. A une Ã©poque oÃ¹ tout le monde peut Ã©crire, de jeunes Vietnamiens essaient cependant de briser le mur de l'ignorance sur leur blog. Depuis un an, on parle d'un nouveau phÃ©nomÃ¨ne de l'internet tchÃ©que. Ces blogs ont de nombreux lecteurs tchÃ©ques avides d'en apprendre un peu plus sur cette communautÃ© avec laquelle ils vivent depuis plusieurs dizaines d'annÃ©es. Une question revient rÃ©guliÃ¨rement chez ces Â«NÃ©o-vietnamiensÂ»: se sentent-ils plus Vietnamiens ou TchÃ©ques ?

Des Â«enfants bananesÂ», entre deux cultures

Souvent, les auteurs ne le savent pas eux-mÃªmes et cherchent leur identitÃ© Ã travers l'Ã©criture. Il faut dire que certaines rÃ©actions des TchÃ©ques, peu habituÃ©s Ã voir des Â«Ã©trangers exotiquesÂ» parler leur langue, ne les aident pas Ã s'intÃ©grer: Â«Je parle tchÃ©que couramment mais il y a toujours des gens qui me parlent trÃ©s lentement et finissent par demander: Tu me comprends-tu?Â», relate Phuong Thuy Do Thi, qui revendique en outre

avec humour son identité morave[2].

«*Quelle est pour nous la langue la plus proche ? En général, le tchèque. Comme nous l'utilisons le plus souvent, c'est la langue la mieux maîtrisée par les enfants bananes*», confirme une autre bloggeuse, Nguyen Thi Thuy Duong. Elle ajoute qu'avec cette vie à cheval entre deux cultures, on ne s'ennuie jamais: et de raconter son faux pas lors d'une colonie de vacances au cours de laquelle elle avait apporté des baguettes à la place d'un couvert; elle a fini par apprendre à tout le monde comment manger le goulash asiatique. «*Nous avons des parents vietnamiens et beaucoup d'entre nous sont nés au Vietnam. Mais nous avons grandi à l'autre bout du monde. Sommes-nous encore de vrais Vietnamiens ? Ou alors le sommes-nous seulement par la couleur de notre peau, alors qu'êtes-vous intérieurement, nous sommes devenus Tchèques* ?», se demande-t-elle à propos de l'état d'esprit de ces «*enfants bananes*», c'est-à-dire «*jaunes à l'extérieur et blancs à l'intérieur*». Certains Vietnamiens jugent cependant cette expression péjorative et s'insurgent contre sa généralisation dans les médias.

Malgré un mélange incontestable de cultures, les Vietnamiens se marient souvent entre eux. Ils affirment que c'est une sorte de contrat tacite entre les jeunes et leurs parents. «*Les Tchèques pensent différemment, l'engagement entre un homme et une femme n'est souvent pas pris au sérieux comme chez nous. Nos valeurs sont différentes, c'est écrit dans nos génomes asiatiques*», explique Nguyen Thi Thuy Duong. Une autre bloggeuse, Luu Ly Nguyen Bach, relativise ce cliché : «*Ce problème se posait au siècle dernier mais pas aujourd'hui, tout le monde n'est pas pour la pureté des races !*»

Vers un meilleur avenir par l'écocole

Malgré cette recherche identitaire parfois difficile, les «*enfants bananes*» veulent avoir une vie meilleure que leurs parents et font leurs premières preuves à l'école. «*Regarde, elle a eu de meilleures notes que nos enfants*», entend souvent Phuong Thuy Do Thi lorsqu'elle présente son bulletin scolaire dans les magasins qui offrent des cadeaux aux élèves ayant reçu de bonnes notes. «*A Harvard, 17 % des étudiants sont des Asiatiques. Dans quelques années, verra-t-on la même chose dans les universités tchèques ?*», s'interroge la jeune bloggeuse. Elle explique que les parents investissent souvent toutes leurs économies dans les études de leurs enfants, même au Vietnam où les conditions sont souvent difficiles : «*Dans les campagnes, les enfants passent la journée à aider leurs parents dans les champs, ils étudient uniquement la nuit et, malgré cela, ils ont d'excellents résultats*».

Reste à trouver sa voie après l'entrée à l'université. Les jeunes Vietnamiens ne savent pas si on voudra d'eux sur le marché du travail tchèque mais il faut également se demander s'ils auront envie de rester dans un pays qui continue à leur faire sentir leur différence. « Je voudrais me couper en deux: rester ici mais, en même temps, rentrer et aider mon pays à se développer », confie Phuong Thuy Do Thi. D'autres optent pour la troisième solution: partir à l'étranger, comme la jeune lauréate Lan Pham Thi qui poursuit ses études universitaires en Malaisie. D'autres partent en Europe occidentale ou aux Etats-Unis. C'est ce que des proches ont conseillé également à Phuong Thuy Do Thi : « Tu dois avoir de très bons résultats ici mais, après, va dans un autre pays. Regarde où est arrivé Obama, tu penses que ce serait possible ici ? Dans les pays plus développés, ils savent attirer les cerveaux mais, ici, les gens accorderont toujours plus d'importance à ton apparence ».

Malgré ce conservatisme persistant, les Vietnamiens ont leur premier « Obama tchèque » : Linh Nguyen, étudiante de 22 ans qui s'est présentée lors des dernières élections européennes. Son petit parti n'a pas recueilli assez de voix mais, par ce choix, il combat également les préjugés de la génération de ses parents pour laquelle il est prioritaire de gagner sa vie sans forcément prendre part à la vie politique du pays. Linh Nguyen s'interroge sur l'avenir de sa communauté en République tchèque : « 99 % des Vietnamiens tiennent un commerce, selon le modèle des anciennes générations. Ceux qui ont grandi ici seront différents, beaucoup travailleront sans doute dans le commerce, mais selon les habitudes tchèques ». Il confirme que la plupart des jeunes universitaires vietnamiens optent pour des matières techniques ou économiques, alors que les sciences humaines ne sont pas du tout à la mode. « Au Vietnam, on ne sait même pas ce qu'est un politologue », sourit Linh Nguyen, qui étudie les sciences politiques et espère jouer un rôle de précurseur.

Les communautés tchèque et vietnamienne vivent aujourd'hui une période cruciale de leurs relations réciproques : le communautarisme et la méfiance des générations ayant connu le régime communiste sont en train d'évoluer sous l'influence des jeunes, en passe de briser les anciens tabous. Cependant, la société tchèque ne semble pas prête à faire la différence entre les anciens immigrants économiques et leurs descendants, qui ont aujourd'hui les mêmes moyens de réussir dans la vie que les enfants tchèques. Ce combat des jeunes Vietnamiens pourra-t-il convaincre les Tchèques de donner une chance aux jeunes issus de l'immigration et de s'ouvrir aux étrangers ? De plus, les Tchèques auront à l'avenir besoin d'attirer de plus en plus d'étrangers pour améliorer leur situation démographique: les statistiques publiées en septembre 2009 montrent que le baby-boom des sept dernières années est fini et le gouvernement envisage de réduire le budget destiné au soutien des familles avec enfants!

Notes :

[1] Il existe de nombreux périodiques en langue vietnamienne et, depuis mai 2009, les Vietnamiens ont également leur chaîne de télévision, *Ethnic TV*.

[2] Les trois régions de la République tchèque sont la Bohême, la Moravie et la Silésie. La Moravie, au sud-est du pays, est une région traditionnellement plus agricole et conservatrice que la Bohême, où se trouve la capitale. Les Moraves sont fiers de leurs particularismes locaux, dont le patois ou le folklore, mais les habitants de Bohême -et surtout les Praguais- les prennent parfois pour des provinciaux aux manières un peu rustres. De leur côté, certains Moraves revendiquent leur droit à la différence en se déclarant de citoyenneté tchèque mais de nationalité morave, ce

qui fait sourire leurs compatriotes.

Par Zuzana LOUBET DEL BAYLE

Vignette : Linh Nguyen sur les bords de la Vltava, Ã Prague.

Source : <http://linhnguyen.blog.idnes.cz/>

244x78

Image not found or type unknown

date

15/09/2009

Champs de

Auteur-article : Zuzana LOUBET DEL BAYLE